

LE PETIT LAVISSE ET LE SENTIMENT NATIONAL

Péter ÁDÁM

« C'est donc à l'école de dire aux
Français ce que c'est la France...¹ »
Ernest Lavissee

Histoire de France, cours élémentaire – voilà le titre de ce petit livre de cent quatre-vingt-douze pages, publié pour la première fois en 1884 par les soins de la Librairie Armand Colin ; or ce livre que son auteur, l'historien Ernest Lavissee², avait destiné aux enfants des classes primaires, de six à huit ans, était utilisé jusqu'à la veille de la deuxième guerre mondiale, et ne cessera d'inspirer les manuels d'histoire jusqu'aux années soixante³. Le *Petit Lavissee*, en effet, avait exercé une influence décisive et plus que profonde sur bon nombre de générations, véhiculant, en plus d'une vision délibérément républicaine de l'histoire, une nouvelle conception de son enseignement. À ce titre, ce manuel n'était pas sans contribuer à une reformulation, à une refonte du sentiment national, et ce, justement, à un moment de crise morale due à la défaite de 1870 et à la perte d'Alsace-Lorraine.

Aussi, pour bien comprendre l'importance du *Petit Lavissee*, faut-il le replacer dans ce contexte, un contexte déterminé de plus par les luttes politiques que les radicaux avaient à soutenir, vers la fin des années soixante-dix, début des années quatre-vingts, pour l'enracinement de la III^e République. Le nouveau régime avait pour tâche non seulement d'élargir son assise sociale, de se faire accepter par la majeure partie de la population rurale, mais aussi de ramener, tôt ou tard, les « provinces perdues » à la mère-patrie. Aussi l'École de la jeune République devait-elle façonner de petits républicains, de bons petits patriotes qui ne se résigneront jamais à la défaite et qui, déjà, se préparaient à la reconquista, à la revanche.

Mais comment façonner de petits républicains ? D'abord en apprenant tout ce que l'on pouvait apprendre à l'Ennemi. N'attribue-t-on pas, en Allemagne, une très grande importance à l'enseignement de l'histoire, enseignement qui n'est pas sans rapport avec la confiance en soi, voire la fierté nationale de ce peuple ? Or, en France, fait remarquer Ernest Lavissee, tout au contraire, on

¹ E. LAVISSE (1881 : 39).

² Sur E. LAVISSE voir P. NORA (1984 : 247–289).

³ S. CITRON (200 : 12–16).

constate un désintérêt total pour l'histoire que les Français « ignorent plus qu'aucun autre peuple civilisé n'ignore la sienne⁴ ». Et cet abandon n'est pas sans expliquer les faiblesses, la fragilité de leurs sentiments patriotiques, rejet qui, « s'effondrant dans les calamités nationales, fait place au désespoir, au dénigrement, à l'admiration de l'étranger et au mépris de soi-même⁵ ».

Dans cette optique, la régénération de l'enseignement de l'histoire⁶, impératif dont Ernest Lavissee, en ce début des années quatre-vingts, ne cesse de prôner l'importance, est aussi celle, bien entendu, du sentiment national. Le *Petit Lavissee*, effectivement, s'insère dans un grand mouvement de redressement national. C'est ici où la pensée de Lavissee rejoint celle d'Ernest Renan qui, dans sa célèbre conférence intitulée *Qu'est-ce que la nation ?* prononcée en 1882 à la Sorbonne⁷, parle lui aussi du poids du passé, de « la possession en commun d'un riche legs de souvenirs », comme étant l'un des deux facteurs constitutifs d'une nation (l'autre facteur étant « le consentement, le désir clairement exprimé », la ferme volonté de rester ensemble, « de continuer la vie commune⁸ »).

Seulement, « cette possession en commun d'un riche legs de souvenirs », comme dit Renan, suppose une réélaboration narrative de l'histoire nationale. Cette histoire, il faudra tout d'abord l'inscrire dans une perspective toute nationale et il faudra la raconter d'une manière telle qu'elle soit vraiment commune à tous les citoyens du pays, et que toute la nation puisse s'y reconnaître. Voilà le but qu'Ernest Lavissee devait se fixer au moment où il s'attaquait à son travail. Sans oublier, toutefois, que cette histoire de France devra rester à la portée des enfants. Et c'est en cela que Lavissee aura été, peut-être, le plus génial, et même si quelques-unes de ses formulations frisent aujourd'hui le ridicule (quand il parle, par exemple, au sujet de la Gaule, de « maman gauloise⁹ » ou quand le jeune Du Guesclin fait du pied de nez à un pauvre laboureur, après avoir pris de force son cheval¹⁰). Rares sont ceux, en effet, parmi les grands historiens qui ont su à tel point parler aux enfants, comme lui l'avait fait, faisant appel autant à leur curiosité qu'à leur imagination. Et Lavissee va jusqu'à les interpellier, en les invitant à chercher le lien entre les faits historiques et leurs expériences quotidiennes. Même du point de vue didactique et pédagogique, le *Petit Lavissee* aura été un chef-d'œuvre.

C'est dans cet ordre d'idées qu'il faut mentionner les illustrations, ces images qui resteront gravées, tout autant qu'un certain nombre de ses formules ou ses anecdotes, dans l'esprit des élèves¹¹. On peut citer, à titre d'exemple, la

⁴ E. LAVISSEE (1881 : 28).

⁵ E. LAVISSEE (1881 : 41).

⁶ « Il faut se hâter de régénérer l'enseignement historique... », E. LAVISSEE (1881 : 37).

⁷ Sur cette conférence, voir P. ÁDÁM (1998 : 33–42).

⁸ E. RENAN (1992 : 54–55).

⁹ E. LAVISSEE (1913 : 2).

¹⁰ E. LAVISSEE (1913 : 66).

¹¹ Voir Ch. AMALVI (2001).

scène de la cueillette du gui¹², celle où Vercingétorix, coiffé d'un casque ailé, encourage les Gaulois à combattre les Romains¹³, celle où Charlemagne, préfigurant les futurs inspecteurs académiques, visite une école et gronde les mauvais élèves¹⁴, celle où l'on voit le moulin de Valmy¹⁵, pour ne mentionner que les plus connues – ces illustrations sont autant d'images d'Épinal qui font partie désormais de l'imagerie nationale. D'autant plus que les images, ici, sont tout aussi importantes que le texte, sinon plus. Plus d'une fois les illustrations ont même une certaine primauté sur le texte, ce dernier ne faisant qu'expliquer, expliciter pour ne pas dire « illustrer » ce que l'élève peut voir sur l'image.

Raconter l'histoire de France à de tout jeunes enfants, cela ne va pas, bien entendu, sans de nombreuses simplifications. Aussi le récit de Lavis, *cours élémentaire*, est-on ne peut plus simplifié. Mais si cette histoire est squelettique, elle n'est pas pour autant décharnée. Et, en effet, le *cours élémentaire* est jalonné, tissé, truffé, saturé même d'anecdotes, que l'auteur emprunte en partie à ses sources, mais aussi à la mémoire populaire. Lavis, sans nul doute, veut toucher, il veut émouvoir, il vise beaucoup plus les sentiments que la raison, tout en donnant une dimension poétique à l'histoire nationale, dimension qui, et c'est encore Ernest Lavis qui le fait plus d'une fois remarquer¹⁶, jusque-là, au moins dans les manuels scolaires, faisait cruellement défaut.

Mais le terme anecdote, ici, n'est peut-être pas le plus approprié. L'anecdote n'est pas un récit, avec chute à la fin, il s'agit, pour la plupart, de simples instantanés, d'un geste ou d'une phrase mémorable. Néanmoins, ils ne manquent pas de créer, et quelquefois de toutes pièces, de souvenirs communs, une certaine communauté de souvenirs, ciment indispensable de la cohésion nationale. Parallèlement, ces anecdotes proposent des modèles de comportement, et pas seulement des modèles de vaillance ou de patriotisme. Je pense à Colbert, par exemple, qui, au moment d'arriver le matin dans son cabinet, « aperçoit sur sa table, et à côté, beaucoup de papiers. Il va falloir lire tout cela, écrire des réponses. [...] Mais plus Colbert a d'ouvrage et plus il est content. » Et Lavis d'ajouter, en apostrophant les enfants : « Regardez bien : il se frotte les mains¹⁷ ». Voilà un grand exemple à suivre, un éternel modèle pour tous les futurs fonctionnaires !

Dans le *cours élémentaire*, cependant, on constate l'absence de certaines anecdotes que nous nous attendrions à y trouver. Il manque, curieusement, le baptême de Clovis, avec la phrase archicélèbre de Saint-Rémy (« Courbe la tête, fier Sicambre... » etc.), et il manque, encore plus curieusement, le récit bien connu du Vase de Soissons. Est-ce parce que Lavis voulait présenter aux

¹² E. LAVISSE (1913 : 3).

¹³ E. LAVISSE (1913 : 5).

¹⁴ E. LAVISSE (1913 : 18–19).

¹⁵ E. LAVISSE (1913 : 141).

¹⁶ E. LAVISSE (1881 : 39–40).

¹⁷ E. LAVISSE (1913 : 114).

élèves une Histoire de France plus ou moins laïcisée ? Ou, en ce qui concerne le fameux récit du Vase de Soissons, est-ce la violence de la scène qui explique l'omission ? En tout cas, la religion, et cela vaut pour tout le livre, est beaucoup plus fait historique ou fait social que manifestation de la foi. Une seule exception : le martyr de Sainte Blandine, jetée devant les fauves¹⁸. Mais dans cette légende, en effet, l'identité jusqu'au bout assumée est infiniment plus importante que la foi elle-même.

Cette laïcisation de l'histoire va jusqu'à priver les guerres de religions de tout enjeu. « Au temps de François I^{er}, écrit Lavissee, des Français ne voulurent plus être catholiques; ils devinrent *protestants*. Les catholiques détestèrent les protestants, et les protestants détestèrent les catholiques. Ils se firent beaucoup de mal les uns aux autres¹⁹ ». Et suit le récit de ce « crime abominable²⁰ », le mot est encore de Lavissee, que fut le massacre de la Saint-Barthélemy. Comme on voit bien, rien sur la controverse religieuse ; l'essentiel de cet événement tragique résidant dans le fait que des Français, pour une raison ou pour une autre, massacrent d'autres Français. Les guerres de religions, qualifiées de « crimes abominables », deviennent une espèce de guerre civile préfigurant la Terreur et tous ces événements tragiques qui, périodiquement, mettent en question l'unité sacro-sainte du pays.

Car tout comme la République, la France aussi doit être « une et indivisible ». Et cette unité est projetée loin en arrière dans l'histoire : déjà la Gaule se présente comme un pays très uni, sinon centralisé, et habité par un seul peuple, pour ne pas dire, par une seule nation. Mieux, ce peuple est déjà un grand modèle de vaillance et de patriotisme. Avant la bataille, le « général » Vercingétorix harangue les Gaulois. « Les Romains, veulent nous prendre notre pays, dit-il; il faut nous défendre. Marchons et chassons-les de la Gaule, notre patrie²¹ ». Autrement dit, il faut bouter les Romains hors de Gaule. Dans les paroles prononcées par Vercingétorix on croit déjà entendre celles de Jeanne d'Arc.

Cette France qui est présentée aux élèves veut manifestement ignorer, en plus, les grandes divisions ethniques du pays. Tout se passe comme si le pays n'était habité, et ce dès les temps les plus reculés, que de citoyens français « sans distinction d'origine ». Cette vision républicaine ne manque pas de créer des formules plus que cocasses. À propos d'une révolte paysanne survenue sous Louis XIV, Lavissee parle de « pauvres gens de Rennes » qui, pour n'avoir pas voulu payer d'impôt, sont impitoyablement « chassés de leurs maisons et de leur ville²² ». Ces « pauvres gens de Rennes », ce sont, bien entendu, les paysans bretons, mais le mot breton tout comme les autres dénominations ethniques, sont

¹⁸ E. LAVISSE (1913 : 8–9).

¹⁹ E. LAVISSE (1913 : 92).

²⁰ E. LAVISSE (1913 : 93).

²¹ E. LAVISSE (1913 : 4).

²² E. LAVISSE (1913 : 119).

rigoureusement proscrites, bannies, refoulées, passées sous silence dans ce manuel. Et pour cause : en France, il ne devrait y avoir que des Français.

Une seule exception : les Arabes. Qui sont, sous le règne de Charles X, les ennemis de la France, parce qu'ils « faisaient beaucoup de tort à notre commerce, en arrêtant et pillant nos navires²³ ». Sur une illustration qui, page 167, représente une école en Algérie, les « petits Arabes », en effet, sont soigneusement séparés des « petits Français » ; sur l'image on voit une rangée de pupitres pour les petits Français, habillés à l'européenne, et une autre rangée de pupitres pour les petits Arabes, habillés en burnous blancs. Si les Arabes ont droit à leur nom, c'est que, visiblement, ils ne sont pas citoyens à part entière ; même s'ils sont, eux aussi, « de bons petits écoliers », même s'ils « apprennent aussi bien que les petits Français » et même « s'ils font d'aussi bons devoirs²⁴ », il y a, manifestement, un clivage entre ces deux catégories.

Les Arabes, pourtant, ont eu toutes les raisons de se soumettre à la France. Et ce d'autant plus qu'ils ont bien pu prendre exemple sur les Gaulois mêmes. Ces derniers, certes, avaient farouchement combattu les Romains, mais, une fois vaincus, ils ont accepté sans hésitation aucune les bienfaits de leur civilisation. Voilà pourquoi, dans le *Petit Lavis*, *civiliser* et *coloniser* sont presque synonymes. Les Romains, en effet, « savent faire beaucoup de choses que les Gaulois ne savaient pas faire. Mais les Gaulois étaient intelligents. Ils apprirent à faire tout ce que faisaient les Romains...²⁵ ». Voilà comment les Gaulois ont pu être, aux yeux des petits Arabes, un modèle de soumission. Et pourquoi les Arabes ne se soumettraient-ils pas à la France, quand elle veut que « les petits Arabes soient aussi bien instruits que les petits Français » ? Et Lavis de d'ajouter : « Cela prouve que notre France est bonne et généreuse pour les peuples qu'elle a soumis²⁶ ». Apologie de la colonisation, le *Petit Lavis* est profondément pénétré, imprégné par la mission civilisatrice de la France.

Les élèves qui avaient utilisé ce manuel avaient appris que les Gaulois étaient courageux et vaillants ; que les Francs étaient courageux et vaillants ; que les Français étaient toujours, tout comme leurs plus grands rois, courageux et vaillants. La revanche, la reconquête de la fierté nationale est, on le voit bien, au coeur même de l'enseignement de l'histoire nationale. Les Français ainsi héroïsés se trouvent en face d'un peuple diabolisé qui, si vaillant et courageux qu'il soit, est le représentant du Mal. « Peuple orgueilleux », les Allemands « cherchent toutes les occasions de nous faire du mal²⁷ ». Seulement voilà, la France ne combat pas pour elle seule : et, ici, le Lavis du cours moyen est infiniment plus explicite que le Lavis du cours primaire : « En défendant la France, nous travaillons pour tous les hommes de tous les pays, car la France,

²³ E. LAVISSE (1913 : 165).

²⁴ E. LAVISSE (1913 : 167).

²⁵ E. LAVISSE (1913 : 8).

²⁶ E. LAVISSE (1913 : 168).

²⁷ E. LAVISSE (1913 : 162).

depuis la Révolution, a répandu dans le monde les idées de justice et d'humanité²⁸. En face d'une Allemagne défendant ses intérêts égoïstes, la France, elle, ne défend que les valeurs universelles.

Toutefois, ce n'est que l'un des deux versants de l'enseignement patriotique du *Petit Lavis*, cours élémentaire. L'autre versant, plus caché, plus implicite, c'est la constatation que l'ère des révolutions est désormais close. Bien sûr, l'histoire nationale, avec les séries d'événements qu'elle présente, n'est qu'un long chemin menant tout droit à 1789. Le chapitre consacré à la Révolution est, sans conteste, avec l'épopée napoléonienne, le point d'orgue du manuel. En ce qui concerne la révolution de 1830 et celle de 1848, dans le cours élémentaire Lavis ne fait que les mentionner. Quant à la Commune, il n'en souffle mot. Ici, c'est le silence complet.

Et pour cause. Comme il explique dans sa conférence prononcée en 1881 à la Faculté de Lettres de Paris, la prudence exige « de donner la Révolution pour un point de départ, et non pour une conclusion ». Il faut bien se garder, en effet, « d'exposer à l'admiration des enfants l'unique spectacle des révoltes, même légitimes, et de les induire à croire qu'un bon Français doit prendre les Tuileries une fois au moins dans sa vie, deux fois s'il est possible, si bien que, les Tuileries détruites, il ait envie quelque jour de prendre d'assaut, pour ne pas démeriter, l'Élysée ou le Palais-Bourbon²⁹ ! » La Révolution, d'après ce raisonnement, appartient à un passé clos, à jamais révolu, elle ne peut donc avoir aucune actualité dans le présent. Voilà pourquoi le dernier chapitre du manuel est consacré aux progrès de la science ; pour insister sur le fait que, désormais, c'est aux savants de dire ce que sera l'avenir, à eux seuls, et non pas aux révolutionnaires.

S'il est vrai que c'est grâce à ce manuel que la majorité des Français avaient pu intérioriser des notions telles que Nation ou République, il est tout aussi vrai qu'Ernest Lavis a vidé la pensée républicaine de tout son contenu social, n'en gardant que le contenu strictement patriotique. Encore avait-il amalgamé celui-ci aux valeurs de la droite monarchiste et conservatrice. Même obsession de la faiblesse du sentiment national, même fidélité à la tradition française, même culte des grands hommes de la nation, même insistance sur le devoir et sur l'unité : « Lavis, comme le dit Pierre Nora, a transposé, sur le mode laïque et républicain, les justifications de la monarchie³⁰ ». Œuvre syncrétique, son manuel refuse par le même geste et la religiosité de droite et la sensibilité sociale de la gauche. Voilà pourquoi il a pu devenir pour bon nombre de générations successives, par les idées qu'il véhiculait, un élément constitutif important, pour ne pas dire le socle de la conscience nationale.

Pour Claude Lévi-Strauss, un mythe a deux voies devant lui : « celle de l'élaboration romanesque, et celle du réemploi aux fins de légitimation

²⁸ Cité par P. NORA (1984 : 284).

²⁹ E. LAVISSE (1881 : 39).

³⁰ P. NORA (1984 : 286).

historique³¹ ». La mythisation de l'histoire nationale à la Lavis a ceci de particulier qu'elle emprunte à la fois ces deux voies, tant celle de l'élaboration romanesque, que celle de la légitimation historique, et que, chez lui, la première est mise au service de la seconde.

BIBLIOGRAPHIE

- ÁDÁM Péter (1998) : « Renan nemzetfelfogása », *Mi a nemzet?*, Akadémiai Kiadó, Budapest, p. 33–42.
- AMALVI, Christian (2001) : *Les héros de l'histoire de France. Comment les personnages illustres de la France sont devenus familiers aux Français...* Toulouse, Privat.
- CITRON, Suzanne (2003) : « Histoire de France : crise de l'identité nationale », in *Dialogues Politiques, revue plurielle de science politique*, N° 2, janvier 2003, p. 12–16.
- LAVISSE Ernest (1881) : « L'enseignement historique en Sorbonne et l'éducation nationale », in *Questions d'enseignement national*. Paris, Armand Colin, 1885, p. 39.
- LAVISSE, Ernest (1913) *Histoire de France, cours élémentaire*. Paris, Librairie Armand Colin.
- LÉVI-STRAUSS, Claude (1973) : *Antropologie structurale deux*. Paris, Plon, p. 315.
- NORA, Pierre (1984) : « Lavis, instituteur national. Le *Petit Lavis*, évangile de la République », in *Les lieux de mémoire, I, La République*, Paris, Gallimard, p. 247–289.
- RENAN, Ernest (1882) : *Qu'est-ce qu'une nation ? et autres essais politiques*, textes choisis et présentés par Joël Roman. Presses Pocket, 1992, p. 54–55.

³¹ C. LÉVI-STRAUSS (1973 : 315).